

Philippe Forest "Il s'agit, avec Aragon, d'une œuvre majeure et d'une existence multiple"

Le romancier Philippe Forest publie chez Gallimard une biographie monumentale intitulée *Aragon* (1). Il est le troisième biographe de celui qui fut dans son siècle à la fois poète, romancier et militant avec toujours la même énergie et la même envergure. Il évoque pour nous la figure de celui qu'il n'a pas connu, mais qu'il admire jusque dans la multiplicité de ses masques dont il se défend de dévoiler tous les mystères.

Publié le Vendredi 25 septembre 2015



©Yann Revol/Opale/Leemage

Avez-vous connu personnellement Aragon ?

Philippe Forest Non. Je l'avais aperçu de très loin, vers la fin de sa vie, au début des années 1980, en tête du cortège d'une délégation du Parti communiste qui défilait contre l'implantation des euromissiles sur le continent. J'avais été frappé par son allure à la fois romanesque et romantique. Il était coiffé d'un grand chapeau et portait une vaste cape. Et puis il était drapé dans le prestige qu'il exerçait sur le jeune homme que j'étais à l'époque. J'avais 20 ans à sa mort.

On connaît déjà la biographie écrite par Pierre Daix et celle de Pierre Juquin. Comment vous situez-vous par rapport à eux ?

Philippe Forest Ma position est très différente. Je n'ai pas vécu la période dont je parle et je ne suis pas un militant communiste. Je suis arrivé à Aragon par la littérature. Cette biographie est certes politique, mais surtout une biographie d'écrivain par un écrivain. C'est à ce titre que j'ai été sollicité par Gallimard. J'ai une dette immense à l'égard de Pierre Daix. Son ouvrage, que je considère aujourd'hui encore comme remarquable, m'a été extrêmement profitable. Il a accompagné une génération de lecteurs, puisqu'il a été écrit en 1974, du vivant d'Aragon. Certes, il ne traite pas du dernier tiers de sa vie. Daix demeure très évasif là-dessus. Il me semblait qu'il restait donc une place pour un travail un peu plus équilibré même si, bien sûr, on accorde toujours plus d'importance dans la biographie à l'enfance et à la jeunesse. Juquin a mis au jour des tas d'éléments que je cite en lui rendant hommage, mais nos projets sont différents. Ma biographie constitue le récit de la vie d'Aragon. Elle s'attache aussi à un parcours attentif de son œuvre dans sa diversité. J'ai tenu à m'effacer le plus possible derrière mon sujet, même si, selon l'épigraphe que j'emprunte au dernier livre d'Aragon, *Théâtre/roman*, lorsqu'on écrit la vie des autres, c'est sa propre vie qu'on écrit aussi. J'ai voulu être à la fois présent et discret.

À vous lire, on s'aperçoit que vous vous méfiez sensiblement du travail du biographe...

Philippe Forest J'écris une biographie en essayant de réfléchir à ce que je fais tout en le faisant, afin d'éviter de tomber dans les pièges qui sont parfois ceux du genre. Je pense notamment à l'illusion rétrospective. Comme disait Sartre, « On prend toujours le temps par la queue. » On explique tout ce qui s'est passé à la lumière de ce qui va se passer. Or, le propre de la vie, justement, c'est que nul ne sait ce qu'il adviendra demain. J'essaie de ne pas expliquer le mystère d'Aragon. Aucun secret révélé ne peut tout éclairer ou alors on tombe dans l'analyse sauvage et réductionniste.

Le sujet Aragon est infiniment pluriel. Comment raconter cela ? Quel Aragon choisir ?

Philippe Forest Le pari a consisté à être fidèle à la complexité du personnage. J'ai suivi l'homme et l'écrivain dans toutes les entreprises simultanées dans lesquelles il s'est engagé. Aragon est écrivain et aussi militant. Prenons les années 1930. Il se lance dans la conception de son grand cycle romanesque, *le Monde réel*, en même temps qu'il dirige plusieurs revues et un grand journal. Il va être l'un des principaux organisateurs de la lutte antifasciste des intellectuels européens. Il fait la navette entre la France et l'URSS. Il se rend en Espagne au moment de la guerre civile. Il va en Angleterre, aux États-Unis. Il mène simultanément plusieurs vies et il est d'ailleurs régulièrement au bord de l'épuisement. Il ne s'arrête jamais et cela vaut pour toutes les périodes de son existence. J'ai pu mener à bien cette biographie grâce au travail formidable mené depuis des décennies par des chercheurs compétents. À chacun son Aragon. Celui que j'ai d'abord découvert et auquel je reste fidèle, c'est le surréaliste, l'auteur du *Paysan de Paris*, que l'on retrouve, dans une certaine mesure, dans les œuvres de la fin.

Vous insistez sur les dernières années qui sont le théâtre d'une transformation radicale dans sa façon de vivre... Que pensez-vous de cet ultime avatar ?

Philippe Forest La pire des choses serait de juger Aragon. Il a fait preuve tout au long de sa vie d'une formidable liberté et d'un formidable courage. La manière dont à la fin de sa vie il affiche son homosexualité sans aucun souci des convenances est encore à porter à son crédit. C'est une chose qu'on peut mieux dire aujourd'hui. Ceux que choque Aragon n'osent plus le dire. Certains de ses plus grands textes ont été écrits à la fin de sa vie, après la mort d'Elsa. J'ai édité, entre autres, dans « la Pléiade », grâce à Daniel Bougnoux, la dernière de ses œuvres, *Théâtre/roman*, et son ultime recueil poétique, *les Adieux et autres poèmes*, grâce à Olivier Barbarant. Il faut aussi évoquer *Henri Matisse, roman*, qui est un texte majeur. Aragon aura été grand jusqu'à la fin.

Sa grandeur contradictoire ne consiste-t-elle pas justement dans ses masques multiples ?

Philippe Forest Oui. Sa capacité à se renouveler sans cesse. Ce qui me le rend proche, c'est qu'il a vécu toute sa vie une expérience de la vérité sur le mode du vertige. J'ai publié un petit essai chez Cécile Defaut intitulé *Vertige d'Aragon*. Ce mot revient souvent chez lui. Il disait qu'« être un homme, c'est pouvoir infiniment tomber ». Ce qu'il demande à la littérature, c'est le vertige, qui est lié à un sentiment tournoyant de perte perpétuelle d'identité.

Cela apparaît dès la période dadaïste. C'est mis un peu en sourdine au moment du réalisme socialiste et cela ressurgit de façon spectaculaire dans les textes de la fin, notamment dans la *Mise à mort*. Cet homme dont l'image ment dans le miroir. Ce sentiment de ne pas savoir qui l'on est où l'on est, prend une dimension baroque, shakespearienne dans *Théâtre/roman* et c'est ce qui fait d'Aragon un auteur d'avant-garde. Il n'y aurait rien de plus erroné que de proposer de lui un portrait univoque, quand bien même il avait toujours besoin d'abattre son jeu, de s'expliquer, de rendre des comptes.

Dans le massif de cette œuvre, que mettez-vous en avant ? Blanche ou l'oubli ? le Fou d'Elsa ?

Philippe Forest Je le redis, s'il ne fallait retenir qu'un titre, pour moi ce serait **le Paysan de Paris**. Un livre fondamental. À mon sens le chef-d'œuvre du surréalisme. Il a formidablement marqué les lecteurs et les intellectuels, notamment Walter Benjamin qui mettait ce texte au plus haut. J'ai découvert des tas de textes, critiques, de circonstance, sur la peinture et la littérature. Aragon est un formidable polémiste. Il frappait fort mais visait juste. Il plaide pour une sorte de réalisme essentiel et expérimental qui fait de lui l'adversaire de tous les partisans de l'abstraction. Il possède la passion du réel, qu'il revendique aussi bien en littérature qu'en politique. Il ne s'agit pas d'un réalisme conventionnel – sauf dans *les Beaux Quartiers* – qui se contenterait de ressusciter les vieilles formules du XIXe siècle, mais d'un réalisme qui prend acte du caractère instable de la réalité et qui invente des formes nouvelles pour dire ce réel sans renoncer.

Ne peut-on pas dire d'Aragon qu'il a eu le courage énorme de devenir un militant prestigieux, un homme politique hors pair tout en restant un romancier ? Rappelons qu'il s'est battu toute sa vie pour le roman...

Philippe Forest Il faut insister sur le courage du militant. Lorsqu'il entre au Parti communiste français, ce n'est pas par opportunisme. J'ai été frappé de la lettre qu'Aragon adresse à son mécène, Jacques Doucet, de l'argent de qui il vit depuis des années, pour renoncer au traitement que lui fait ce millionnaire, car il considère que c'est désormais incompatible avec ses convictions politiques. Il y a le courage physique durant les deux guerres. Pendant que Drieu La Rochelle lui fait la leçon à Paris, lui est à Dunkerque. Il traverse la Manche dans un sens, puis dans un autre dès le lendemain pour revenir en première ligne. Il traverse toute la France pendant la débâcle. Il y a son courage dans la Résistance. Publier ses poèmes pouvait alors conduire à la torture. Le Parti communiste tel qu'il existait à ce moment-là n'accueillait pas à bras ouverts les écrivains, les intellectuels. Il a tenu bon. Au prix de quel aveuglement ? J'en parle. Il ne s'agit pas de faire un portrait idéal d'Aragon.

Pensez-vous que les conditions de sa naissance et de sa filiation cachée ont influé sur son existence, sur sa personnalité, et croyez-vous en cette explication un peu analytique sur son devenir ?

Philippe Forest Sans être hostile à la psychanalyse, je répugne au caractère proprement déterministe de cette lecture de la vie. Je suis plus sartrien que freudien sur ce sujet. On n'est jamais totalement déterminé par ses origines. On a le choix de son essence. Je rappelle qu'Aragon lui-même n'a commencé à évoquer le mystère de ses origines que très tardivement. Il avait presque 60 ans.

Que pensez-vous qu'il reste de cette écriture et de cette vie intense ?

Philippe Forest Je pense qu'il est l'un des tout premiers écrivains français du XXe siècle. Chacun selon ses goûts va privilégier tel ou tel texte. Pour moi, c'est aussi le *Roman inachevé*, *Blanche ou l'oubli...* La plupart des lecteurs sont plus sensibles à des textes comme *Aurélien*. Je suis curieux de savoir quelle sera la réception de ce livre. Je ne sais pas quelle place Aragon a vraiment conservée dans les cœurs.

Pour nous, à l'Humanité, Aragon demeure une grande figure. Pensez-vous que son art et son style de vie, nés au siècle dernier, peuvent être encore éprouvés, appréciés, discutés ?

Philippe Forest Je l'espère car cette passion du réel manque cruellement à la littérature, notamment à celle d'aujourd'hui dans notre pays. La leçon d'Aragon demande encore à être entendue. Elle s'exprime même dans les textes comme *Pour un réalisme socialiste*, dont je fais grand cas. C'est un livre qui à bien des égards est assez accablant car c'est un des ouvrages les plus staliniens d'Aragon, mais il y a là toute une pensée du réel dans la littérature, la poésie, le roman qui n'a rien perdu de sa pertinence. Les positions d'Aragon aux pires moments de la guerre froide dans les chroniques me semblent sur le fond dire vrai sur la littérature. C'est ce vrai-là qui fait défaut aujourd'hui.

C'est-à-dire ?

Philippe Forest Ce qui caractérise malheureusement souvent la littérature française d'aujourd'hui, et pas seulement française d'ailleurs, c'est le goût de l'inoffensif et de l'insignifiant. Les petites histoires imaginées, à l'égard desquelles Aragon était d'une extrême violence, notamment dans la Défense de l'infini. Une haine de la littérature comme pur divertissement anime Aragon au moment du dadaïsme et du surréalisme. Il lui oppose cette passion du réel qui bien sûr passe par l'usage du « mentir-vrai », expression dans laquelle on oublie d'entendre le mot « vrai ». Il est hostile à ce qu'on appelle la littérature pure, le roman pur, la poésie pure, qui règnent aujourd'hui et qui sont à eux-mêmes leur propre fin.

Artaud disait que la littérature détachée de la vie, « c'est de la cochonnerie », or Aragon était très proche d'Artaud dans les années 1920 mais aussi à la fin de sa vie. Le vrai réalisme n'a rien à voir avec ce qu'on attend du réalisme, c'est-à-dire la peinture sociologique. Je ne sais pas si l'œuvre d'Aragon peut encore parler aujourd'hui. Je le souhaite. Dans sa poésie, il y a une revendication du sens, du lyrisme, du chant. Cela détonne avec ce que la poésie post-mallarméenne donne le plus souvent. Aragon se réclame de Victor Hugo.

(1) Aragon, Gallimard, col. « Biographies, NRF », 891 pages, 29 euros.